

14. Adieu, baron Richard !

ROBIN vit Olivier enjamber le haut de la muraille. Depuis que les pigeons avaient en masse déserté leur abri, que la sentinelle avait disparu, il se mordait les poings d'impatience. Enfin, son ami était là, glissant le long de la corde, à mi-hauteur déjà. Il lui sembla qu'une forme accompagnait cette descente, à proximité. Il pensa à Rousset. Il espéra que c'était Rousset !

Olivier lâcha la corde, pressé de sentir la terre ferme sous ses pieds. Robin se releva, battit l'air des bras. L'instant d'après, ils étaient réunis.

« Viens vite ! commanda le jeune serf. Je te montre le chemin. »

À son tour, il sentit un poids soudain sur son épaule.

« L'amour d'une bête, c'est quelque chose ! s'étonna Olivier en regardant Rousset. Il faudrait l'enfermer pour qu'il ne nous suive pas !

— Viens, il nous suivra ! »

Robin s'élança. Rousset sauta à terre et se mit à bondir entre les pieds de vignes. Olivier suivit, deux pas en arrière.

Ils dépassèrent le pressoir. Toujours courant, ils atteignirent la croix, obliquèrent à droite, traversèrent des champs. La masse sombre de la forêt Granvelle fit bientôt barrière devant eux.

« Respirons un peu, conseilla Robin en s'adossant contre un arbre.

— Tu m'accompagnes jusqu'à la rivière ? interrogea alors Olivier d'une voix essoufflée. Ce n'était pas prévu. Tu prends trop de risques pour moi, il ne faut pas... »

Robin ne répliqua rien.

« Continuons », fit-il simplement au bout d'un instant.

Ils s'élançèrent de nouveau, et s'arrêtèrent net, paralysés sur place. À trente pas, un homme se dressait devant eux.

Il les interpella immédiatement, et sa voix n'annonçait rien de bon :

« On commence jeune à braconner, dans ce pays ! Approchez, qui êtes-vous ? »

Ils avaient affaire à un garde-chasse. La rencontre qu'ils pouvaient le moins souhaiter. Pourtant, à sa grande surprise, Robin vit Olivier avancer d'un pas assuré puis, faisant halte devant le garde, placer ses mains aux hanches. Sa surprise ne connut plus de bornes quand il entendit son compagnon prononcer sur un ton très sec :

« On n'accuse pas de braconnage le fils d'un baron,

manant ! Qui es-tu toi-même pour oser me parler ainsi ? »

À la clarté de la lune, Robin lut sur le visage de l'homme une inquiétude soudaine. Sa tête allait de haut en bas. Il examinait les vêtements d'Olivier, que le séjour en prison avait défraîchis, mais qui restaient vêtements de noble. D'ailleurs, le garde ne doutait pas de se trouver devant le fils d'un puissant. Cela se remarquait à son expression de plus en plus soumise. Et quand il ouvrit la bouche, ce fut pour se défendre : il était nouveau dans la seigneurie, il ne connaissait pas encore tous les vassaux de son maître.

« Surtout ces jours-ci, ajouta-t-il, tant de nobles chevaliers vont et viennent... Est-ce que vous êtes perdu ? Est-ce que je peux vous guider ?... Vous rentrez au camp de Lugny sans doute ? Ce serf vous aura égaré... »

Il mourait d'envie de rendre service pour se faire pardonner son jugement maladroit. Olivier, cassant, n'avait pas l'intention de le ménager.

« Ce serf sait parfaitement où il me conduit. Je n'ai pas besoin de ta compagnie. Enfonce-toi dans la forêt et fais ton travail. Je ne parlerai pas de toi au baron Richard, mais si un autre jour tu me manques de respect... »

— Jamais plus, seigneur, jamais plus... » se hâta de promettre le garde-chasse en marchant à grandes enjambées vers la forêt où il disparut.

Robin poussa un profond soupir. Il avait les jambes coupées.

« Allons », le pressa Olivier.

Alors ils reprirent leur course dans la nuit, jusqu'à la ligne des saules qui soulignaient les rives de l'Andelle.

« La rivière ! » s'exclama Olivier.

Il s'était arrêté. Rousset l'imita, s'assit sur son derrière et regarda les deux garçons, qui se regardaient.



Le premier, Robin brisa le silence. Sa main droite se tendait dans la direction où coulait l'Andelle.

« Par là, c'est ta Bourgogne, Olivier.

— Est-ce que tu en es sûr ?

— Comme on peut être sûr du père Farine, notre meunier, celui qui nous a procuré la clé. Il a travaillé en Bourgogne, autrefois. Il disait même que c'était loin. Ta route sera longue, Olivier.

— Oui, dangereuse et longue, coupa le jeune évadé, mais je la préfère au cachot du baron Richard. Non Robin, ce qui me rend chagrin, ce n'est pas la longueur de la route... »

Le jeune serf sentit sa gorge se serrer. Olivier, noble d'allure et de langage, Olivier allait-il prononcer les paroles qu'il espérait tant ?

Il s'élança. Rousset bondit aussitôt. Olivier s'écria : « Adieu, seigneur de Montfort ! », et s'élança à son tour.

« Adieu, baron Richard ! » jeta Robin sans se retourner.

« Ce n'est pas la longueur de la route, c'est... d'avoir à la faire seul. »

Le visage de Robin dut s'illuminer d'une immense joie, car aussitôt Olivier demanda carrément :

« Tu viendrais avec moi ?... Tu le voudrais ?... »

— Je viens, Olivier, je viens ! Quittons ce pays, rien ne m'y attache, partons ! »

TOUS TROIS traversèrent des bois, des prés, des landes. Ils gravèrent des collines, franchirent des rivières. Ils demandèrent asile dans des monastères, se cachèrent de brigands. Ils eurent faim et ils eurent soif. La route fut longue, dangereuse ? Qu'importe, chaque pas, chaque bond rapprocha de la bonne terre bourguignonne ces enfants au cœur plein d'amitié et d'espoir. Prêts à affronter le monde, ils allèrent hardiment, avec entre eux le petit trait d'union d'un roux ardent qui tantôt sautait sur l'épaule de l'un, tantôt sautait sur l'épaule de l'autre...

ROBIN le serf, Olivier le valet d'armes et Rousset l'écureuil entrèrent en Bourgogne le 15 août 1182. Le 21 du même mois, ils arrivèrent au château de Robert de Thurey. Là, une vie nouvelle commença pour eux.

Mais ceci est une autre histoire. Une histoire de chevaliers...

Jeux de lecture « À toi de répondre ... », page 111.

